

ARTS



Lionel Estève : Papiers de Provence, 2016.

DE NATURE EN SCULPTURE INSTALLATIONS, SCULPTURES

T Sauvage, dégradée, fantasmée, la nature est dans tous ses états à l'Isle-sur-la-Sorgue. De la spirale en cristaux de sel créée dans le Grand Lac Salé en 1970 par Robert Smithson, l'un des pionniers du land art, à la roue fossilisée de Théo Mercier (2016), une soixantaine d'artistes, toutes nationalités et générations confondues, se sont confrontés à elle. Leurs œuvres ponctuent un parcours bien scénographié à la Villa Datris. Ainsi, sous l'étiquette « Matière nature », la forêt de carton d'Eva Jospin dialogue avec celle de Giuseppe Penone dessinée sur un morceau de tissu tendu de part et d'autre d'un tronc. La section « Natures mathématiques » marie une pièce cinématique d'Elias Crespin avec les jones dansant au gré du vent de Susumu Shingu. Françoise Coutant ouvre, elle, le chapitre « Nature fiction » avec un promenoir à nuages, landau surmonté d'un ressort où culmine un cumulus. A l'extérieur, vingt-cinq sculptures composent un « Jardin d'Eden », dont le fameux petit homme vert transformé en fontaine de Fabrice Hyber (*L'Homme de Bessines*). Seule réserve: le chevauchement de certaines thématiques. Rien ne différencie par exemple les ordinateurs envahis par les mauvaises herbes de Michel Blazy de la pièce de Gilles Barbier composée de pages arrachées de magazine mangées par la verdure, pourtant présentée dans une section distincte.

— Sabrina Silamo

| Jusqu'au 1^{er} nov., Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue (84), www.fondationvilladatris.com

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

T **L'état de nature**
Peinture
Pierre Tal Coat
| Jusqu'au 29 juillet,
galerie Christophe
Gaillard, Paris 3^e,
tél: 01 42 78 49 16.

T **Après
l'expression-
nisme abstrait
(1959-1962)**
Peinture
**Helen
Frankenthaler**
| Jusqu'au 16
septembre, galerie
Gagosian, Paris 8^e,
tél: 01 75 00 05 92.

Pierre Tal Coat :
Sans titre, 1980
(huile sur couvercle
de boîte à cigares).



Dans le numéro du 17 mai 1985 du *New York Times*, le critique Michael Brenson, l'un des plus réputés des Etats-Unis, fait l'éloge de l'œuvre d'un vieux peintre français âgé de 80 ans, Pierre Tal Coat – «pronounced tal-KWAHT», précise-t-il dans l'article. Brenson rend compte d'une exposition organisée au New Museum of Contemporary Art par Dore Ashton, la grande spécialiste de l'Ecole de New York (Rothko, de Kooning...). La manifestation manque d'envergure – neuf petits tableaux et trente-six dessins datant tous des années 1980 – mais, écrit Brenson, «elle permet de comprendre l'intérêt croissant pour le travail de Tal Coat». Ce sera la dernière exposition du vivant du peintre qui meurt le mois suivant, le 11 juin.

Trente ans plus tard, cet «intérêt» s'est estompé. En dehors du Domaine de Kerguelennec, en Bretagne, qui a ouvert un centre de recherche sur son œuvre, Tal Coat est délaissé par l'institution française. De temps à autre, dans une galerie, une exposition d'œuvres abstraites des vingt dernières années tente de le ramener au-devant de la scène, mais en vain. La dernière, où Tal Coat partage l'espace avec le sculpteur Toni Grand, modeste (neuf petits tableaux, six dessins et une aquarelle), donne une idée de cette période faussement abstraite et extrêmement poétique puisque reposant sur son observation de la nature: pâte épaisse, surface cabossées et parfois balafrée, lumières délicates et couleurs (pas plus de trois!) subtiles.

Trois ouvrages viennent d'être publiés: une monographie 1 et deux livres

d'entretiens, l'un avec Jean-Pascal Léger 2 – actuel directeur du Centre d'arts plastiques de Royan – et l'autre avec le poète Georges Limbour (1900-1970) 3. Ils permettent de comprendre la trajectoire singulière de ce peintre, l'acuité de son regard sur la nature, sa passion pour la lumière et la couleur, l'ampleur de la liberté qui l'habitait et l'entraîna, comme son ami Giacometti, hors des modes et des sentiers battus – «A vouloir être de son temps, disait-il, on peut être du temps des autres et non du sien.»

Helen Frankenthaler (1928-2011) ne fut pas meilleure artiste que Tal Coat. Elle appartient à la deuxième génération de peintres expressionnistes abstraits américains (Morris Louis, Kenneth Noland...). Elle fut la compagne du théoricien Clement Greenberg (1909-1994), puis l'épouse du peintre Robert Motherwell (1915-1991), et l'amie de tous. Un tableau de jeunesse, *Mountains and sea* (1952), assura sa réputation: peint au sol dans des tons pastel, fait de taches, de drippings et d'aplats, il s'inscrit dans la suite de l'œuvre de Pollock. Frankenthaler était de son temps: elle versait la peinture diluée sur la toile brute. Ce temps était celui de l'expressionnisme abstrait. Etait-ce le sien? Peu importe: contrairement à ce que pensait Tal Coat, être du temps des autres peut se révéler profitable.

Ainsi son œuvre est-elle aujourd'hui exposée dans l'une des plus prestigieuses galeries au monde. Sans être particulièrement bouleversants, ses tableaux de jeunesse (1959-1962) apparaissent séduisants, solidement construits, sagement colorés, légèrement lumineux, et ses papiers plus tardifs charmants. En 1989, le Moma, à New York, lui consacra une rétrospective. En 2002, elle reçut des mains du président Bush la médaille nationale des arts. Pendant ce temps-là, en France, Tal Coat est snobé, au bord de l'oubli. Pourquoi l'intérêt qu'on lui portait il y a trente ans a-t-il soudain cessé de croître? ●

1 Tal Coat, éd. Somogy.

2 L'Immobilité battante, éd. L'Atelier contemporain.

3 Tal Coat, éd. Le Bruit du temps.